

pour soutenir leur misérable vie. Nous, nous sommes encore plus malheureux avec notre ambition et nos desirs des choses de la terre : nous mendions des créatures un maigre et chétif plaisir.

### CHAPITRE XII.

DE LA VIE DES RELIGIEUX DE QUELQUES MONASTÈRES PARTICULIERS.

Après avoir parlé en général de la vie excellente des anciens Religieux, nous allons entrer dans quelques monastères particuliers.

Saint Gerasime dont il est parlé dans la *Vie de saint Euthyme, abbé* (1), avait sous sa conduite soixante et dix Religieux qui demeuraient en silence dans leurs cellules cinq jours de la semaine, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau; le samedi et le dimanche ils mangeaient au réfectoire, on leur donnait quelque chose de cuit, et un peu de vin; ils ne pouvaient allumer du feu dans leurs cellules, ni goûter rien de cuit. Ils faisaient profession d'une profonde humilité, gardaient une pauvreté si grande, qu'ils mettaient tout leur bonheur à ne rien posséder. En sortant de leurs cellules, ils les laissaient toujours ouvertes, afin que chacun pût y entrer librement et prendre ce qui pourrait lui faire plaisir, et avec cela ils vivaient ensemble dans une parfaite intelligence, n'ayant qu'un cœur et qu'une ame.

Dans la *Vie de sainte Marie Egyptienne* écrite par Sophrone, évêque de Jérusalem (2), il est fait mention d'un monastère bâti près du Jourdain, où saint Zosime

(1) Apud Sur. 20 janv.

(2) In vita S. Mar. Egypt., cap. 2.

fut conduit par une inspiration divine, et dont il ne sortit qu'après avoir eu le bonheur de voir cette grande Sainte, de l'entretenir, de lui donner le viatique pour la préparer à la mort. Dans cette maison il n'était point d'heure de la nuit où les Religieux ne chantassent des psaumes; pendant le jour ils les avaient continuellement à la bouche, et travaillaient sans cesse de leurs mains. Joignant ainsi pour le service de Dieu l'ame au corps, l'intérieur à l'extérieur, ils bannissaient d'entre eux les entretiens inutiles, ils ne laissaient pas entrer dans leur esprit la plus petite pensée de l'or, de l'argent et des autres choses temporelles : à peine en savaient-ils le nom. Une seule chose leur paraissait importante et frappait leur esprit; ils travaillaient tous avec ardeur à l'acquérir, ils voulaient se réputer comme morts au monde et vivre comme des gens qui n'en étaient plus depuis qu'ils s'étaient faits Religieux; ils nourrissaient leur ame d'une viande divine qui est la parole de Dieu, et leur corps de pain et d'eau seulement, afin d'être plus forts devant le Seigneur et d'avoir plus de sujet d'espérer les effets de sa clémence. Saint Zosime disait depuis que cette céleste manière de vivre l'avait fort édifié et lui avait donné un grand courage pour faire des progrès dans le chemin de la vertu et de la perfection, en voyant des hommes qui travaillaient avec tant d'ardeur à l'acquérir, et qui par la sainteté de leur vie faisaient de leur maison comme un nouveau paradis sur la terre.

Peu de jours après le temps où il est ordonné aux Chrétiens de célébrer le saint jeûne du Carême pour purifier leurs ames, afin de se rendre dignes de voir les jours de la mort et de la résurrection de leur Sauveur et de participer aux grâces qui y sont attachées, voici ce que faisaient ces bons Religieux : Le premier jour de Carême on célébrait selon la coutume les divins Mystères, et tous recevaient le corps et le sang précieux de Jésus-

Christ. Ils prenaient ensuite un peu de nourriture ; après cela ils s'assemblaient dans l'oratoire, où, ayant fait oraison à genoux, ils se donnaient le saint baiser de paix ; ils se prosternaient encore et embrassaient leur abbé, en lui demandant sa bénédiction et le secours de ses prières pour avoir un heureux succès dans le combat qu'ils allaient entreprendre. Puis on ouvrait les portes du monastère, et ils sortaient en chantant tous le Psaume : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui sera capable de m'effrayer ?* (1) Ils ne laissaient dans le monastère qu'un ou deux Frères, non pour garder ce qui y était, parce qu'il n'y avait rien dont les voleurs pussent avoir envie, mais pour ne pas laisser l'oratoire sans que quelqu'un y chantât les louanges de Dieu. Chacun portait avec lui quelques petites provisions pour vivre selon qu'il le vouloit ou le pouvait, les uns des figues, les autres des dattes, les autres des légumes trempés dans l'eau, et quelques-uns rien du tout, parce que, lorsqu'ils étaient pressés par la faim, ils se nourrissaient des herbes qui croissent dans le désert. Ils passaient aussitôt le Jourdain, s'éloignant beaucoup les uns des autres, et ils ne se rejoignaient plus ; leur solitude était pour eux une ville habitée, et ils en faisaient plus de cas que de toutes les compagnies. S'ils voyaient venir de loin un de leurs Frères, ils se détournaient aussitôt de leur chemin, et allaient d'un autre côté, vivant ainsi à Dieu et à eux-mêmes, chantant très-souvent des psaumes et ne mangeant qu'en certain temps.

Après avoir jeûné et passé le Carême de la sorte, ils retournaient au monastère avant le jour de la Résurrection de Notre-Seigneur, et s'y trouvaient tous le dimanche des Rameaux, chacun revenant chargé du fruit de ses travaux, des mérites qu'il avait recueillis dans sa re-

(1) Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo? *Psal.* 26, 1.

traite. Pas un, par la règle qu'il gardait exactement, ne demandait à l'autre ce qu'il avait fait pendant ce temps de séparation et de solitude. Voilà quelle était la règle qui s'observait inviolablement dans cette maison, de quelle manière ces Religieux s'unissaient à Dieu dans le désert, combattaient la nature pour se rendre agréables, non aux hommes, mais à la seule majesté divine.

Saint Jean-Climaque dit (1) en parlant du monastère près d'Alexandrie, où il avait demeuré assez long-temps : La vie des Religieux de cette illustre maison, que j'ai considérée à loisir, me ravissait de telle sorte, que je ne pouvais assez m'étonner de voir le courage avec lequel les hommes mortels imitaient les actions des Saints. La charité les unissait inséparablement ensemble ; mais c'était une charité pleine d'honneur et de respect qui bannissait toute parole peu considérée. Ils faisaient surtout attention à ne troubler jamais ni à inquiéter dans la moindre chose la conscience de leurs Frères. Si l'on remarquait qu'un Religieux eût de l'aversion contre un autre, le Supérieur l'envoyait en exil comme un criminel, dans un monastère séparé. Un jour un d'eux en offensa un autre, le Supérieur commanda qu'on le chassât de la maison à l'heure même, en disant qu'il ne fallait pas souffrir deux démons dans un monastère, l'un visible, l'autre invisible.

J'ai vu une communauté assemblée dans l'esprit de Dieu, dans une union de cœur dont Jésus-Christ était le nœud sacré et indissoluble, dans une chaîne parfaite de la vie active et de la vie contemplative. Leurs exercices étaient réglés, et ils s'adonnaient avec tant de ferveur à la pratique de la vertu, qu'ils n'avaient presque besoin d'aucun avertissement du Supérieur, parce qu'ils s'excitaient et s'encourageaient les uns les autres. Si en l'ab-

(1) Gradu 4.

sence de l'abbé il arrivait qu'un Frère parlât mal d'un autre, fit quelque jugement téméraire, dit quelques paroles inutiles, celui qui se rencontrait près de lui, lui faisait signe pour l'avertir de sa faute sans que personne s'en aperçût; si le délinquant continuait, ou parce qu'il n'entendait pas ce qu'on voulait lui dire, ou parce qu'il feignait de ne pas l'entendre, le charitable admoniteur se mettait à genoux devant lui comme quand on demande pénitence, et s'en allait.

Aux heures où il leur était permis de parler, tous leurs entretiens roulaient sur la mort, le jugement dernier et sur le souvenir qu'on doit toujours en avoir. Je ne puis passer sous silence la singulière vertu du cuisinier de cette sainte maison. Le voyant sans cesse occupé à son emploi, et néanmoins toujours recueilli en lui-même, les larmes aux yeux, je le conjurai de me dire par quels moyens il avait obtenu une telle grâce. Ne pouvant résister à mes instances, il m'ouvrit son cœur, et me dit : Je n'ai jamais cru remplir mon emploi pour les hommes, mais pour Dieu; c'est pourquoi je crois ne devoir me donner aucun repos : le feu que j'ai sans cesse devant les yeux m'y anime, parce qu'il me rappelle cet autre feu qui ne s'éteindra jamais.

Ajoutons encore quelque chose sur ces excellens Religieux. Rien ne pouvait les distraire de la pensée de Dieu; lorsqu'ils étaient à table, toutes les fois qu'ils se rencontraient dans la maison, ils usaient de certains signes pour s'exciter à tenir leur esprit attaché à Dieu et appliqué à la prière.

Si l'un d'entre eux faisait quelque faute, les autres le priaient de se décharger sur eux du soin de la confesser au Supérieur, et cela avec tant d'instance, qu'il ne pouvait leur refuser. Le Supérieur voyant une si grande charité dans ses disciples, et que celui qui confessait la faute en était innocent, ne lui donnait pour châtement que

des peines très légères, et ne cherchait pas même à savoir quel était le véritable coupable.

On n'entendait parmi eux aucun vain discours ni aucune raillerie. Si deux Frères entraient en contestation, le premier Religieux qui s'en apercevait se prosternait devant eux comme leur demandant pardon, adoucissait ainsi leur colère, et terminait leur dispute. S'il les trouvait opiniâtres, il allait le dire à celui qui dans le monastère tenait la première place après l'abbé, lequel tâchait de les réconcilier avant que le soleil fût couché; s'il ne pouvait en venir à bout, il défendait de leur donner à manger jusqu'à ce qu'ils fussent bien remis ensemble.

Disons maintenant quelque chose des monastères de filles. Dans celui de la Thébaïde, où fut admise sainte Euphrasie, parente de l'empereur d'Orient Théodose le Jeune, il y avait cent trente cellules, où les religieuses vivaient dans la plus étroite observance. Pas une ne buvait de vin, ne mangeait de fruit; quelques-unes même s'abstenaient d'huile; les unes jeûnaient depuis le soir jusqu'au soir suivant; d'autres trois jours consécutifs. Elles couchaient toutes sur un petit cilice mis à terre, qui n'avait qu'une coudée de largeur, et trois de longueur. Leur habit de même était un cilice. Elles remplissaient leurs emplois avec une grande ardeur, et autant que leurs forces pouvaient le leur permettre. Si une d'elles tombait malade, on n'avait recours ni aux médecines, ni aux médecins : on regardait la maladie comme une grande bénédiction de Dieu, et l'on attendait la guérison de lui et de la sainte communion. Si l'on éprouvait quelques tentations, on les découvrait à la Supérieure, qui se mettait en prières, et commandait à la Religieuse éprouvée de jeûner, de mater son corps, de porter des pierres pendant le jour, et de dormir sept nuits sur un cilice couvert de cendres (1).

(1) Apud Sur. 13 martii.

Que de choses ne pourrais-je pas dire encore pour montrer la vertu admirable et la sainteté des anciens Religieux ! Quelles n'ont pas été l'austérité, les jeûnes, les veilles, le silence, le recueillement, l'oraison, la patience, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance des Ordres de Saint-Benoît, de Saint-Romuald, de Saint-Bernard, de Saint-Dominique, de Saint-François, et des autres dans leurs commencemens ! L'auteur de la *Vie de saint Romuald* (1) dit que les Religieux de ce saint fondateur allaient tous pieds nus, négligés, pâles, défaits et contents de l'extrême disette qu'ils souffraient de toute chose ; qu'ils demeuraient dans leurs cellules comme dans des tombeaux, ne goûtant jamais de vin, pas même dans leurs maladies, et, ce qui est encore plus admirable, les serviteurs mêmes du monastère, ceux qui gardaient leurs troupeaux, et les autres se ressentaient de la vertu des Religieux qu'ils servaient. Malgré leurs travaux et toutes leurs fatigues, ils jeûnaient, gardaient le silence, se donnaient la discipline ; s'ils disaient quelques paroles oiseuses, ils en demandaient pénitence. Après avoir dit tout cela, l'auteur s'écrit : O siècle d'or des Religieux dans leur berceau pour la régularité, la vertu, la sainteté ! mais les choses déclinent peu à peu, les esprits se relâchent, le siècle d'argent succède au siècle d'or, puis le siècle d'airain, et enfin celui de fer (2). On ne conserve presque plus rien de tout cet éclat ancien, et l'on peut bien faire les mêmes plaintes que faisait Cassien : nous en voyons quelques-uns tomber dans une telle tiédeur et un si grand relâchement de la première ferveur de leur Ordre, qu'on a besoin pour les retenir de les adoucir, de les amadouer, de peur que ne pouvant plus supporter leur cellule, ils n'errent çà et là comme des vagabonds, et ne tombent dans de grands désordres. On croit qu'on a beaucoup

(1) Apud Sur. 19 junii, cap. 68.

(2) O aureum Romualdi sæculum !

gagné sur eux, si on peut les obliger à se tenir dans la solitude, en leur permettant même d'y être fainéans ; et les anciens ont coutume de leur dire pour souverain remède : Mangez, buvez, dormez tant que vous voudrez, tout vous est permis, pourvu que vous gardiez vos cellules (1) : quel lamentable changement, comment l'or s'est-il changé ainsi en un plomb vil ?

Ce que nous avons dit des vertus héroïques et de la haute sainteté des Religieux du temps passé, doit certainement nous confondre, mais non nous décourager. Quoi que nous fassions, quoi que nous souffrions, et quelque soit notre régularité, nous ne devons pas en avoir de l'amour-propre. Que sommes-nous en comparaison de ces hommes excellens et consommés ? quelle est notre humilité, notre patience, notre obéissance, notre vertu en comparaison de la leur ? Le grand saint Macaire d'Egypte disait avec confusion, après avoir vu quelques solitaires d'une vertu extraordinaire : Je ne suis pas Religieux, mais j'en ai vu qui l'étaient véritablement (2).

Saint Antoine, après avoir vu saint Paul, premier ermite, dit, en se frappant la poitrine, à deux de ses Frères qui lui demandaient d'où il venait : Malheur à moi misérable pécheur, qui porte indignement le nom de Religieux (3) ! Saint Barlaam, après avoir dit au prince

(1) In tantum teporem videmus corruiſſe nonnullos, ut necesse sit eos etiam remissioribus monitis adparari, modò ne desertis cellulis suis ad perniciosiores inquietudines revolvantur, et circumeuntes ac vagi crassioribus, ut ita dixerim, vitiis implicentur ; magnusque fructus ab eis obtineri credatur, si solummodò se in qualibet ignavia valeant in solitudine continere, ac pro ingenti remedio soleat eis à senioribus dici, sedete in cellulis vestris, et quantum libitum fuerit, manducate atque bibite et dormite, dummodo in eis jugiter perduretis. *Collat. 7, cap. 25.*

(2) Ego monachus non sum, sed vidi monachos. *Spec. exempl., tom. 1. d. 2. exempl. 195.*

(3) Væ mihi peccatori, qui falsum monachi nomen fero. *Hier. in vita Pauli.*

Josaphat ce qu'étaient les Religieux de son temps, ajoute (1) : Voilà la vie et les vertus des hommes saints et admirables que nous, tout indignes et tout misérables que nous sommes, tâchons d'imiter ; mais il y a bien de la distance entre eux et nous : nous sommes loin d'arriver à leur degré de vertu et à la perfection de leur vie céleste. Cependant nous nous efforçons de les suivre, selon la portée de notre faiblesse, quoique de loin. Nous portons bien le même habit qu'eux, mais nous ne faisons pas leurs œuvres.

Nous pouvons sans doute dire avec beaucoup plus de raison que ces grands Saints, chacun dans son Ordre : Que je jette les yeux sur leur exactitude à garder la règle, sur leur fidélité à accomplir leurs vœux, sur leur simplicité, leur innocence, leur dévotion, leur charité, leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, sur leur mortification et leurs autres vertus ; je ne suis pas Religieux, je n'en suis que l'ombre, et je ne mérite pas d'en porter le nom ni l'habit.

*Fils de l'Homme*, dit Dieu au prophète Ezéchiël, montre le Temple à la maison d'Israël, et qu'ils soient confondus de leurs iniquités ; qu'ils mesurent eux-mêmes sa structure, et qu'ils rougissent de ce qu'ils ont fait (2). Dieu nous fait comprendre par là, dit saint Grégoire (3), la honte et la confusion que nous devons concevoir en comparant notre vie avec celle des Saints, et j'ajoute, nos actions avec les œuvres de ceux qui nous ont précédés : Dieu veut que nous regardions le Temple, c'est-à-dire l'ordre auquel il nous a appelés ; que nous mesurions sa grandeur, sa largeur et sa hauteur ; que nous considérions

(1) Cap. 12. cit.

(2) Fili hominis, ostende domui Israel templum, ut confundantur ab iniquitatibus suis et metiantur fabricam : et erubescant ex omnibus quæ fecerunt. Cap. 43, 10 et 11.

(3) Lib. 23. Moral., cap. 6.

avec étonnement la beauté de son architecture, l'ordre et l'élégance de ses colonnes, ses riches peintures, ses vases, ses ornemens précieux d'or et d'argent, c'est-à-dire la sainteté et la perfection du Temple mystérieux de la Religion, la solide vertu de la première pierre de ce noble bâtiment ; que nous soyons honteux d'avoir dégénéré de la vertu de nos prédécesseurs, et d'avoir souillé, profané et comme ruiné le saint lieu par notre lâcheté et nos vices. Il veut que par un véritable changement de vie nous réparions le mal que nous avons fait, nous rendions à la Religion sa beauté première, que nous imitions le plus que nous pourrons la vertu de nos premiers Pères : nous devons donc nous efforcer d'empêcher que l'Ordre dont nous avons l'honneur d'être les membres, ne se relâche de nos jours, et ne périsse par notre faute.

FIN.

# TABLE

## DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

### LIVRE DEUXIÈME.

#### QUALITÉS NÉCESSAIRES POUR BIEN VIVRE EN COMMUNAUTÉ.

CHAPITRE I <sup>er</sup>	Avantages de la vie de Communauté sur la vie solitaire. . . . .	page 1
CHAP. II.	Difficultés de la vie de Communauté, et quels sont les esprits qui y sont propres. . . . .	9
CHAP. III.	Premier Principe pour bien vivre en Communauté . . . . .	15
CHAP. IV.	Second Principe. . . . .	20
§ I.	Manière de bien remplir son emploi. . . . .	32
§ II.	De la Paresse. . . . .	42
CHAP. V.	Troisième Principe : l'esprit sociable. . . . .	54
§ I.	De la vie commune. . . . .	61
§ II.	De la Charité fraternelle. . . . .	73
§ III.	Effets de la Charité fraternelle. . . . .	81
§ IV.	Même sujet. . . . .	92
§ V.	Des Soupçons et des Jugements téméraires. . . . .	97
§ VI.	De l'Envie. . . . .	109
§ VII.	Des Paroles contre la Charité. . . . .	119
§ VIII.	Même sujet . . . . .	126

§ IX.	Bonheur que procurent les œuvres de Charité ; malheur qu'entraînent les fautes contre cette vertu.	142
§ X.	De la Compassion.	154
§ XI.	De la Correction fraternelle.	164
§ XII.	Comment il faut la recevoir.	175
§ XIII.	De la Concorde et de l'Union des Esprits.	186
§ XIV.	Quel est l'objet de la Concorde, en quelles circonstances et avec quelles personnes il faut exercer cette vertu.	198
§ XVI.	Moyens de conserver la paix et la concorde.	213
§ XVII.	Conclusion du Chapitre.	225
CHAP. VI.	De la Patience.	232
§ I.	Du Besoin de la Patience dans les Communautés.	240
§ II.	Du Mélange des Bons et des Méchants.	251
§ III.	Usage que les Bons doivent faire des Méchants.	261
§ IV.	Du bon emploi que doit faire le Religieux des sujets de patience qui lui sont donnés.	268
§ V.	Le Zèle et la Justice doivent donner des bornes à la Patience.	275
§ VI.	Raisons pour lesquelles les personnes incorrigibles peuvent être chassées des Communautés.	282
§ VII.	Conduite à tenir envers des coupables qui ne sont pas incorrigibles.	287
CHAP. VII.	De l'Humilité.	297
§ I.	Du Respect des uns envers les autres.	309
§ II.	De la Reconnaissance et de l'ingratitude.	320
§ III.	Conclusion du Chapitre.	332

